



la
dernière petite
enveloppe
bleue

Pôle fiction

MAUREEN
JOHNSON

Maureen Johnson

*La dernière
petite enveloppe
bleue*

*Traduit de l'américain
par Julie Lopez*

GALLIMARD JEUNESSE

Titre original : *The Last Little Blue Enveloppe*
Édition originale publiée par Harper Teen, une marque
de HarperCollins Publishers (États-Unis).
Tous droits réservés.
© Maureen Johnson, 2011, pour le texte.
© Gallimard Jeunesse, 2013,
pour la traduction française.
© Gallimard Jeunesse 2014, pour la présente édition.

Prologue

C'était encore ce moment de la journée. Le moment de regarder fixement cette question, ces deux lignes noires sur une page blanche.

Question : « Décrivez une expérience qui vous a changé. Qu'était-ce, et qu'avez-vous appris ? (1 000 mots) »

Il s'agissait de la rédaction la plus simple du dossier d'inscription à l'université, celle qui nécessitait le moins de recherches. Ginny avait accompli toutes les autres démarches : demander des relevés de notes, réclamer à genoux des lettres de recommandation, passer trois examens d'entrée, rédiger quatre dissertations sur différents sujets. Cette rédaction était la toute dernière chose qu'il lui restait à faire. Chaque jour de ces trois dernières semaines, elle avait ouvert le document et considéré cette question. Chaque jour, elle avait commencé à taper sa réponse, puis elle avait tout effacé.

Elle inspira profondément et se mit à écrire.

Ma tante Peg est décédée en mai dernier. Du moins, c'est la date à laquelle nous avons appris sa

mort. Elle avait quitté le pays deux ans plus tôt, et nous ne savions pas vraiment où elle était. Mais alors, nous avons reçu un coup de téléphone d'un homme vivant en Angleterre, qui nous a dit qu'elle était morte d'un cancer du cerveau. Quelques semaines plus tard, j'ai reçu un paquet avec treize petites enveloppes bleues à l'intérieur...

Comment était-elle censée expliquer ce qui s'était passé cet été ? Un jour, treize petites enveloppes bleues contenant des instructions étranges et très précises de la part de sa tante étaient arrivées, et Ginny (qui n'était jamais allée nulle part et n'avait jamais rien fait de spécial) s'était soudain retrouvée dans un avion pour Londres. De là, elle s'était rendue à Paris, à Rome, à Amsterdam, et à Édimbourg, et à Copenhague, et elle avait traversé l'Allemagne en train avant de prendre un ferry pour la Grèce. En chemin, elle avait découvert une collection de vierges de pierre, elle s'était introduite clandestinement dans un cimetière, elle avait pourchassé quelqu'un dans Brick Lane, elle avait été adoptée temporairement par une famille bizarre, elle avait été totalement adoptée par un groupe d'Australiens, elle avait fait ses débuts sur scène à Copenhague, en chantant du Abba, elle avait été dessinée par une artiste célèbre...

Ce n'était pas évident de résumer tout cela en mille mots destinés à un comité d'admission.

Elle regarda le calendrier qu'elle avait fabriqué en collant des Post-it sur le mur, à côté de son bureau. À la date du jour, le dimanche 12 décembre, il était écrit : FINIS TA

RÉDACTION!!!! NON, SÉRIEUSEMENT, CETTE FOIS, FINIS CETTE RÉDACTION!!!! Quelques lignes plus bas apparaissait la date de remise : le 5 janvier. Elle arracha le Post-it et le jeta à la poubelle. Tais-toi, Post-it. Elle ne recevait pas d'ordres d'un bout de papier agrémenté d'une bande de colle.

Elle posa les pieds sur le bord de son bureau et se balança sur sa chaise. Elle avait toujours cru que ce serait excitant de s'inscrire à l'université. De vivre loin de chez elle, de rencontrer des tas de nouvelles personnes, d'apprendre de nouvelles choses, et aussi de prendre quelques mauvaises décisions... Cette perspective l'avait motivée pendant toutes ses années de lycée. Mais après l'été qu'elle avait passé, l'université ne lui apparaissait plus comme une aventure. Elle se mit à faire défiler négligemment les sites Internet des établissements pour lesquels elle avait posé sa candidature. Tous tentaient de lui vendre un avenir comme ils vendraient du mascara (« Des cils plus longs, plus fournis! Nouvelle formule! Regardez! » *Gros plan sur des cils d'une longueur surnaturelle, épaissis par une certaine substance*), ou des produits de régime. (« J'ai perdu dix kilos! » *Image d'une femme en robe tournant sur elle-même à côté d'une photo d'elle avant son régime*).

Pour commencer, toutes les photos se ressemblaient. Là, un groupe souriant, composé avec soin, marchant dans une allée bordée d'arbres, au soleil. Puis, en gros plan, un étudiant regardant dans un microscope, un sage professeur penché sur son épaule. Sur une autre, on voyait des gens en chemises assorties poussant des acclamations

lors d'un match de foot ou de basket. On aurait dit qu'il y avait une liste à respecter. Avons-nous inclus «le professeur pointant un tableau noir rempli de questions»? Avons-nous «une classe d'étudiants souriants, concentrés, en train de regarder dans le vide»? Il y avait encore pire : les slogans, tous dans la même veine : «Nous vous donnons les clés pour ouvrir la porte du succès.»

Elle reposa les pieds de sa chaise par terre et se pencha à nouveau sur la page blanche et la question.

Les lettres sont arrivées en mai dernier...

... et furent promptement volées par des types, sur une plage, quelques mois plus tard.

Eh oui. C'était l'autre problème de cette rédaction : la fin dramatique. En août, elle s'était retrouvée sur le sable blanc d'une plage magnifique, sur l'île de Corfou, en Grèce. Il ne lui restait plus qu'une enveloppe, la dernière, et elle avait décidé qu'elle l'ouvrirait juste après avoir piqué une tête. Elle avait passé vingt-quatre heures sur le pont d'un ferry, à cuire dans un transat... et l'eau était si belle ! Son amie Carrie avait voulu nager toute nue. Ginny, elle, était entrée tout habillée dans les eaux chaudes et claires de la mer Ionienne. Elles avaient laissé leurs sacs à dos à leurs trois amis masculins, qui s'étaient endormis au lieu de les surveiller.

Au-dessus d'eux, sur les rochers blancs surplombant la mer, deux types en scooter s'étaient arrêtés et avaient assisté à la scène. Ginny s'était laissé balloter par les vagues, contemplant la

mer qui rejoignait le ciel. Elle se rappelait très bien les hurlements de Carrie. Elle se rappelait avoir escaladé les rochers et vu son amie, enveloppée seulement d'une serviette, en larmes, en train de trépigner en lui disant que les sacs avaient disparu. En relevant les yeux, Ginny avait vu le scooter qui s'éloignait, remontait le petit chemin cahotant et rejoignait la route. Et voilà. La lettre numéro treize lui avait été arrachée par des voleurs à la petite semaine convoitant son sac à dos pourri.

Ce qu'elle avait appris ? Qu'il ne fallait pas aller nager dans la mer Ionienne en laissant le document le plus important de sa vie dans un sac sur la plage. Prends ça, université !

Son regard dériva jusqu'à la petite lumière rouge dans un coin de l'écran de son ordinateur. La lumière qui symbolisait Keith.

Keith était l'acteur-dramaturge qu'elle avait rencontré en suivant les instructions de la troisième lettre, qui lui demandait de remettre cinq cents livres sterling à un artiste fauché. Elle avait découvert la pièce de Keith dans le sous-sol du Goldsmiths College, et elle avait acheté tous les tickets de toutes les représentations, faisant de lui la première personne de l'histoire à écouler toutes les places du minuscule théâtre étudiant dans lequel il travaillait (et s'assurant dans le même temps, bien malgré elle, que personne ne verrait jamais son œuvre). C'était un garçon passionné, hilarant, étrangement sûr de lui, et beau... dans le genre étudiant en art, londonien, pauvre et débraillé. Mais le plus mystérieux, c'est qu'il était fasciné par *elle*. Il l'appelait « sa dingue ».

Il fallait préciser, et elle se le rappelait tous les jours, que Keith n'était pas son petit ami. Il y avait «quelque chose entre eux». Ils s'étaient quittés sur ces termes précis. Ils entretenaient une relation à l'ambiguïté délicieuse et frustrante, toujours dans la séduction, jamais définie. Au début, après que Ginny était retournée aux États-Unis, ils avaient communiqué tous les jours. Le décalage horaire ne leur facilitait pas les choses (il avait cinq heures d'avance sur elle), mais ils s'étaient toujours débrouillés.

Aux alentours de Thanksgiving, il avait commencé à jouer dans un spectacle qu'il appelait une «panto», si bien qu'entre ses répétitions et ses cours, le temps qu'il passait en ligne avait singulièrement diminué. Ces dernières semaines, Ginny s'était plantée devant son bureau tous les soirs, attendant que cette petite lumière rouge tourne au vert, signe qu'il était connecté. Il était dix-neuf heures trente à présent, ce qui signifiait qu'il était minuit et demi à Londres. Ce serait sans doute l'une de ces soirées où il ne se connectait pas du tout. Elle détestait ces soirées.

À défaut, elle consulta ses e-mails. Il y avait plusieurs messages, mais celui qui attira son attention venait d'un certain `oliver273@easy-mail.co.uk`. Un autre Anglais essayait d'entrer en contact avec elle, un Anglais qu'elle ne connaissait pas. Elle ouvrit le message.

Une image apparut. Un gros carré bleu remplissant l'écran. Il lui fallut un moment pour comprendre qu'il s'agissait du scan d'un morceau de papier bleu couvert d'une écriture qu'elle connaissait très bien. Il lui fallut presque une

minute entière pour accepter de comprendre ce qu'elle avait sous les yeux.

N° 13

Chère Ginny,

Laisse-moi te parler de la Division Bell, la sonnerie qui annonce la mise aux voix, au Parlement. Elle en dit beaucoup sur l'Angleterre. Tu aimes apprendre des choses sur l'Angleterre, n'est-ce pas? Bien sûr que oui.

Tu vois, au Parlement, quand il faut voter, les membres crient oui ou non. Le président dit : «Je crois que les oui l'emportent» ou «Je crois que les non l'emportent», en fonction du camp qui a le plus crié. Parfois, cependant, quand on ne peut déterminer qui a gagné, ils doivent avoir recours à ce qu'on appelle un «vote au lever». Comme son nom l'indique, cela signifie qu'il faut se lever et aller se placer du côté du oui ou du non afin d'être comptabilisé. Je trouve ça vraiment adorable, avec un petit côté jardin d'enfants, pas toi?

Pour rester dans le thème du jardin d'enfants... Parfois, les membres du Parlement sont en récréation au moment du vote. Sauf qu'au lieu de jouer dans le bac à sable, ils sont généralement au pub. Alors, les pubs qui entourent le Parlement sont parfois équipés d'une sonnerie qui retentit quand l'un de ces votes va avoir lieu. Quand elle sonne, les membres se hâtent de rentrer et se positionnent pour le oui ou pour le non.

Aujourd'hui, cette cloche sonne pour toi, Gin.

Tu as fait beaucoup à cause des douze dernières enveloppes, du moins si tu as accompli tout ce que te demandaient les lettres. Pour ce que j'en sais, tu les as peut-être lues dans ton canapé, dans le New Jersey. Mais je te fais confiance. Je pense que tu es exactement là où je t'ai suggéré d'être : sur un ferry, direction les îles grecques.

Si tu le souhaitais, tu pourrais rentrer chez toi sur-le-champ. Tu en as peut-être assez. Ou... Ou tu pourrais retourner d'où tu viens. Retourner à Londres.

As-tu envie de continuer? Dring, dring. Oui ou non?

Je vais être honnête avec toi. À partir de maintenant, les choses deviennent un peu bizarres. Si tu es prête à arrêter, fais-le. Crois-en quelqu'un qui sait de quoi elle parle; si tu ressens le besoin de rentrer chez toi, écoute ce besoin et respecte-le.

Réfléchis-y un moment sur la plage, Gin. Si tu décides de continuer, tu peux passer à la page suivante et...

À ce point, la lettre s'arrêtait. Sous l'image se trouvait un court message :

Désolé d'interrompre. Vous ne me connaissez pas, et je ne vous connais pas non plus. Comme vous pouvez le voir, j'ai en ma possession une lettre (plus précisément, une série de lettres) qui semble vous appartenir. Néanmoins, comme cette dernière lettre contient des informations très importantes, je dois m'assurer que je parle à la bonne Virginia Blackstone. Si vous pensez que cette lettre vous appartient, je vous prie de me le faire savoir. Je m'appelle Oliver,

et je vis à Londres. Vous pouvez me joindre à cette adresse.

Pendant un moment, elle ne fit rien. Elle ne bougea pas. Elle ne dit pas un mot. Elle attendit que cette information fasse son chemin en elle. C'était une page de la dernière lettre. C'était une tâche inachevée. C'était l'univers qui exigeait plus ou moins qu'elle retourne immédiatement en Angleterre et qu'elle finisse ce qu'elle avait commencé. C'était le destin. C'était son cerveau qui s'emballait.

L'ancienne Ginny n'avait jamais voyagé et ne connaissait personne en Angleterre. L'ancienne Ginny aurait réfléchi, aurait planifié, aurait agi avec prudence. Mais la nouvelle Ginny avait besoin d'une distraction, et d'une raison de voir son je-ne-sais-quoi qui n'était pas son petit ami... Et elle connaissait quelqu'un qui savait comment faire pour que des choses improbables se réalisent.

Elle se leva et commença à faire ses bagages.

Illusions londoniennes

Ginny essayait d'assimiler ce qu'elle avait sous les yeux. Elle s'était endormie par intermittence, si bien que la frontière entre rêve et réalité n'était pas très claire. Elle cligna des paupières à plusieurs reprises et regarda encore une fois par la fenêtre.

Non. Ce n'était pas un rêve. Ils étaient bel et bien là. Deux énormes bonshommes de neige gonflables, hauts de quinze mètres ou plus, suspendus dans les airs, leur sourire lubrique tourné vers la rue, en contrebas. Deux gros monstres blancs et joyeux, flottant comme des nuages. On n'aurait su dire si leurs intentions étaient louables ou non, s'ils montaient ou s'ils descendaient. Ils étaient aussi larges que la route et dissimulaient le ciel.

Elle les montra bêtement du doigt.

– Ce sont les bonshommes de neige géants de Carnaby Street, expliqua son oncle Richard. Festifs et inquiétants, juste comme on les aime, par ici. Évite juste de les regarder dans les yeux.

Ginny et Richard se trouvaient dans un taxi noir se frayant lentement un chemin à travers les rues de Londres. Ils tournèrent dans Regent Street, une rangée apparemment interminable de magasins, grands et petits. Les trottoirs étaient

bondés, avec facilement cinq ou dix personnes au coude à coude. Des traînées de lumière se déversaient sur les vitrines, en cascades rouges, argentées et bleues. Au-dessus d'eux, des guirlandes lumineuses étaient suspendues comme des toiles d'araignée entre les lampadaires, formant des notes de musique et des luges. Le voile flou de l'épuisement qui recouvrait les yeux de Ginny ajoutait encore à leur scintillement.

– C'était sans doute une erreur de passer par là, dit Richard en observant les embouteillages. Mais je me suis dit qu'il fallait que tu voies Oxford Street et Regent Street pendant la bousculade des vacances. Je ne te conseille pas de faire du shopping ici, cela dit. C'est déjà affreux aujourd'hui, alors demain, la veille de Noël... Pour nous, ça va être la folie.

Par « nous », il entendait Harrods, l'endroit où il travaillait. Le magasin le plus gros, le plus impressionnant, le plus réputé de Londres. Richard dirigeait un département qui s'occupait principalement des personnes riches et célèbres. C'était lui qui devait tout organiser quand la reine voulait faire ses courses, ou quand des vedettes de la télé, des rock stars ou des personnes titrées avaient besoin d'envoyer des paniers compliqués, remplis d'objets improbables. Noël étant pour lui la période la plus difficile de l'année, il aurait sans doute mieux valu que sa nièce américaine débarque à un autre moment, mais cela n'avait pas l'air de le déranger. Quand elle l'avait appelé pour lui demander si elle pouvait venir pour Noël, il avait tout de suite accepté.

Du côté du New Jersey, il lui avait fallu

négocier âprement, mais elle avait géré la situation avec une assurance qu'elle n'avait jamais connue auparavant. Voilà comment elle avait présenté les choses à ses parents : aller en Angleterre serait une expérience extrêmement éducative et très enrichissante d'un point de vue culturel, et cela lui permettrait de passer du temps avec un membre de sa famille. Ne serait-ce pas mieux que de rester les bras croisés à Jersey City pendant ses deux semaines de vacances ? Un coup de fil à Richard, où il leur avait servi son discours à base de « Ne vous en faites pas, je m'occupe de tout », et l'affaire avait été conclue. Tout était plus facile quand un adulte responsable avec un accent distingué s'en mêlait.

Ginny avait découvert qu'elle avait un oncle cet été, à la fin de son séjour en Angleterre, quand Richard lui avait révélé qu'il s'était marié avec tante Peg juste avant sa mort. Ce grand Anglais en costume qui savait exactement, sans doute au millimètre près, comment se portaient les cravates larges, les cols et les revers, n'avait pas du tout le profil d'un membre de sa famille. Néanmoins, il était chaleureux, facile à vivre et, bizarrement, semblait toujours s'excuser de quelque chose. Il était beau, en plus de ça, avec des cheveux bruns légèrement bouclés, de grands yeux et des sourcils arqués. Et même si son front commençait à se dégarnir, cela ajoutait encore à la douceur de son visage ouvert.

– J'ai fait en sorte qu'on ait un véritable dîner rôti pour Noël, reprit-il. Ce n'est pas moi qui vais le préparer. Ce serait un désastre pour tout le monde.

– Un repas rôti? répéta-t-elle.

Le décalage horaire s'infiltrait dans ses pensées, et tout devenait un peu difficile à comprendre.

– Oh, le repas rôti... C'est ce qu'il y a de mieux à Noël. De la dinde, des pommes de terre, des carottes, un peu de choux de Bruxelles, un plein seau de sauce...

Le chauffeur de taxi hocha la tête, le visage empreint d'une expression de contemplation presque religieuse.

– ... Bref, j'ai commandé un repas complet au travail. Je le rapporterai demain à la maison. Ils travaillent bien, au département alimentation. Et je vais prendre des congés dans les jours à venir. Il faudrait qu'on en profite pour faire des choses un peu festives. Y a-t-il des endroits que tu aimerais voir? La Tour de Londres, ou... Je ne sais pas. Tu aimerais faire un tour dans le London Eye? Je n'y suis jamais allé. Je ne vais jamais dans des lieux que les touristes pourraient aimer, à part Harrods. Tu veux aller à Harrods? Je t'en prie, dis non. Tu y es déjà allée, de toute manière. N'importe où à part là-bas...

Ginny acquiesça avec contentement. Le taxi se dirigeait vers le nord-est, entrant dans le quartier d'Islington, et elle commençait à reconnaître de plus en plus de choses. La station de métro Angel, la rue pleine de boutiques, le petit pub au coin de la rue...

– C'est juste là, la deuxième, avec la porte noire.

Richard s'adressait au chauffeur. Elle s'était encore endormie, le visage écrasé contre la fenêtre. Ils étaient arrivés devant la maison à

laquelle menaient six marches traversées par une fissure en forme d'éclair. Les plantes en pot étaient toujours là, pleines de brindilles et de terre poussiéreuse. Elle chercha immédiatement son sac, mais Richard l'avait devancée et tendait déjà quelques billets de vingt livres au chauffeur.

Sortir de voiture la ramena brutalement à la réalité. Il ne faisait pas plus froid que chez elle, mais il y avait plus d'humidité dans l'air. La maison de Richard possédait toujours ce côté étrange, dépouillé ; on aurait cru que les meubles provenaient d'un magasin de fournitures de bureau : mobilier en pin brut, tapis industriel de mauvaise qualité. Il y avait une grande télévision toute neuve dans la salle de séjour, mais rien d'autre de remarquable. On avait l'impression que la maison attendait l'arrivée de son occupant. Il n'y avait pas de décorations.

Il régnait un léger désordre dans la cuisine : boîtes de nourriture à emporter, bouteilles entassées sur le plan de travail, attendant d'être recyclées, pile de sacs posés sur la poubelle. Tous les signes d'un homme seul qui n'avait pas arrêté de courir pendant des semaines.

– Je dois retourner au travail, dit-il. Je suis désolé, tu vas devoir passer le reste de la journée toute seule. Voilà tes clés. Tu te rappelles sûrement que la carrée ouvre la serrure du haut. C'est un véritable porte-clés Harrods, tu as de la chance. Et il y a plein de choses à manger...

Il désigna la cuisine d'un vague geste de la main. Ginny aperçut l'éclat argenté d'une alliance à sa main gauche. Elle ne l'avait même pas remarquée quand elle l'avait rencontré pour la première

fois. Qu'est-ce qu'elle avait été à la ramasse, vraiment, la première fois qu'elle était venue...

– Tout ira bien, dit-elle. Promis. Désolée de m'incruster alors que tu es tellement occupé.

– Mais non. Je rentrerai vers huit heures. Peut-être neuf... Mais je vais essayer d'être là pour huit heures.

Dès qu'il fut parti, Ginny traîna sa valise à l'étage. Ce n'était pas très élégant : elle n'arrêtait pas de la cogner contre le mur de l'escalier en faisant un bruit de tous les diables. La porte de sa chambre, la chambre de tante Peg, était ouverte, prête à l'accueillir. Cela lui faisait toujours un drôle d'effet d'entrer dans cette pièce. Les murs roses diffusaient une lueur étrange à la lumière pâle du matin. Le miroitement des emballages et des déchets variés que tante Peg avait collés sur les murs contrastait fortement avec le grand poster d'*Un bar aux Folies-Bergère*, la peinture préférée de Peg. Richard avait empilé des serviettes de toilette et des couvertures supplémentaires sur la courtepoinTE en patchwork cousue par tante Peg.

Ginny déposa sa valise sous la fenêtre et s'assit par terre, le dos contre le lit, observant les murs, le plafond, absorbant tous les détails. Elle avait deux choses à accomplir pendant son séjour. Un : récupérer la lettre. Tout était réglé. Elle retrouverait Oliver dans un café, le lendemain à quatorze heures, et il la lui remettrait.

Ce qui signifiait qu'elle devait accomplir la seconde chose aujourd'hui.

Au cours des deux semaines qu'il lui avait fallu pour préparer ce voyage, Keith avait passé